

L'intime, l'immense

Préliminaires.

Les arts plastiques peuvent être arts érotiques, car ils sont muets, entièrement et heureusement clos dans leur lumineux silence. Mais ce que Courbet a pu si admirablement discerner et cerner dans sa (depuis peu) fameuse « *Origine du monde* » est un rivage à peu près totalement inaccessible au verbe et à l'écriture, un point aveugle ou, on ne saurait mieux dire, un véritable *trou noir* au tel pouvoir d'attraction qu'il absorbe tous les sens et n'en renvoie aucun qui soit intelligible, simplement dicible.

A mesure qu'un homme se rapproche de l'oblong orifice dont il est issu, il semble redevenir nécessairement un enfant, étymologiquement un *infans*: celui qui n'a pas l'usage de la parole.

Quoi de plus nu que le silence? Et inversement.

Face à ta nudité, la marée des mots se retire. Face à notre plaisir, seuls tiennent les cris et rôles.

Nue, tu dénudes le monde et tout ce qui l'exprime. Nue, tu retires leurs noms à toutes choses.

Nue, chaude, tu fais s'évaporer les vocabulaires, pâlir les pages de tous lexiques.

Et puis, quand tu es nue, et là, dans la sieste aux volets mi-clos, mes lèvres ne servent plus à parler, ni mes mains à écrire. Et la main qui caresse le secret blotti aux entours de tes poils n'en saura jamais rien dire à celle qui tient la plume.

On objectera qu'une part considérable, sinon majoritaire, de la littérature occidentale, est littérature amoureuse. Certes, mais la quasi totalité de cette littérature amoureuse est littérature sentimentale et, qui plus est, douloureuse. Elle est celle de l'assouvissement impossible ou de l'épanouissement trahi, presque jamais celle du plaisir accompli.

Chagrin d'amour dure toute la vie et nourrit tous les livres; plaisir d'amour ne dure que l'instant d'un éclair spasmodique, totalement rétif à se laisser diluer dans l'épaisseur d'un paragraphe.

Celui qui a dit que « *ni le soleil, ni la mort ne se peuvent regarder en face* » a, dans son juste constat, oublié que l'autre mort, la petite, la sublime, ne tolère, elle aussi, qu'un regard oblique, fragmenté, voilé ou spéculaire.

Qu'il suffise, là-dessus, de rappeler le mythe: sitôt que Psyché eut ouvert un oeil sur Eros, celui-ci s'évanouit à jamais.

Deux autres obstacles, moins radicaux mais non moins ardu, vont se dresser sur la route de celui qui espère écrire avec une plume arrachée aux ailes du petit dieu énergumène.

Premièrement, notre sexe, ses oeuvres et ses pompes ont beau nous paraître ce qu'il y a de plus secret, il faut quand même bien réaliser que ce mystère n'en est pas moins, et considérablement plus que le bon sens, la chose du monde la mieux partagée, autrement dit la plus banale. Le regretté catalogue de la Manufacture des Armes et Cycles de Saint-Etienne était considérablement plus riche et passionnant quant à la variété des articles proposés que la plus exhaustive traduction du Kama-Sûtra quant à celle des positions et propositions compilées. Pour inaccessible soit-il, et ce n'est pas le moindre de ses paradoxes, le mystère du sexe est un de ceux dont on a le plus vite fait le tour. L'originalité n'y est accessible, et encore, qu'au prix trop cher de l'évocation des plus dangereuses perversités.

Enfin, et comme le dit très bien Dominique Noguez dans son dernier livre: « *La littérature amoureuse navigue toujours entre la métaphore un peu trop riche et le **con-cul-bite**.* » Dernière en importance, cette difficulté purement stylistique, est la première que doit aborder celui qui se risque à l'écriture d'Eros. Il découvre vite combien est précaire le funambulisme entre le précieux et l'ordurier.

C'est une autre version de la fameuse quadrature du cercle: troubler avec du clair, clarifier et éclairer avec du trouble.

Ainsi, après avoir exposé pourquoi l'écriture érotique est à peu près impossible, en tout cas l'une des plus difficiles, voici que je m'y risque et y plonge comme dans une eau nocturne, trop fraîche sous un ciel trop chaud, close en une vasque trop intime sous une voute trop immense.

LA NUIT AVANT-PREMIERE

Ah ça, je fus surprise, bien plus, troublée et presque même choquée, lorsque, dans le doux relâchement qui suivit notre toute première étreinte, tu m'annonças tranquillement que, toi, ce n'était pas la première fois que tu me faisais l'amour. Je ne comprenais pas. Je te le dis, et je m'agaçais un peu que tu conserves le silence, accompagné de ce sourire que maintenant je te connais bien, ton sourire narquois, ton sourire d'indien, ton sourire carquois qui prélude au décochage de tes flèches les plus imprévues, suaves ou acerbes.

- Oui, je t'ai déjà séduite, déshabillée, caressée, embrassée, et complètement aimée. C'était à Lisbonne, non loin de la tour de Belem et de l'endroit d'où partit Colomb pour un monde dont lui aussi avait rêvé avant que de le connaître.

Je n'avais jamais mis les pieds au Portugal, mais je me souvenais que, peu après nos premières rencontres, tu y étais allé quelques jours, invité à je ne sais plus quel colloque.

- C'était donc en rêve?

- Prémonitoire, ma chérie, l'un des plus forts et des plus précis qu'il me soit arrivé de faire, ou d'avoir. Lorsque je t'ai déshabillée tout à l'heure, j'ai complètement reconnu ta délicieuse anatomie, jusqu'au petit grain de beauté que tu as au creux des tes lombes. Quand j'ai caressé tes seins, je savais déjà lequel serait le plus sensible, quelle aréole tremblerait et durcirait la première sous mes doigts. Et, en descendant vers le vallon de ton pubis, ma main se souvenait exactement de la douceur qu'elle allait retrouver. Jusqu'aux lèvres de ma bouche savouraient d'avance de goûter à nouveau la succulence ambrée de celles de ton sexe. Enfin et surtout, j'avais déjà vu la spasmodique splendeur de ton visage au moment du plaisir.

- Mais c'était un viol! Nous nous connaissions à peine, et je n'aurais pas été consentante. C'est comme si tu m'avais prise pendant mon sommeil.

- Je t'en demande pardon, petit amour, mais c'est exactement le contraire. C'est toi qui est venue m'aimer lors de cette nuit portugaise. Et je te prie de croire que dans ce rêve, tu étais plus que consentante. Au point qu'en m'en éveillant, je me suis demandé si tu n'avais pas fait, toi, au même moment, le même songe. Mais non, manifestement, il ne fut que prémonitoire, pas télépathique. Il ne faut pas trop en demander.

- Mais tu m'as quand même fait l'amour avant moi! Tu exagères.

- Ne t'en fâches pas, ma chérie, disons que c'était juste une répétition pour mieux t'aimer la vraie première fois.

LE RAYON VERT

La fille est presque plus belle que le ciel et l'horizon qu'elle contemple, assise en tailleur, à demi-nue, sur la superbe plage où elle se croit seule.

Mais il y a lui, debout sous un filao, derrière elle, un peu de côté. Depuis plusieurs soirs, il vient admirer le couchant tropical et guetter la possible apparition du rayon vert. Il se dit que, ce soir, le monde lui propose beaucoup mieux. Il la regarde d'abord un long moment, d'assez loin, regrettant que quelques-uns de ses longs cheveux noirs lui coupent l'orbe splendide de son sein. Il va vers elle, tranquillement. S'assied à son côté, aussi discrètement que l'on prend place sur son siège lorsqu'on est arrivé un peu en retard à une représentation d'opéra. Et là, devant eux, pour ce qui est d'opéra, question décors en tout cas, c'est complètement le Crépuscule des Dieux! Elle n'a pas bougé la tête, fixant le dernier frêle nuage mauve derrière lequel est passé le soleil. Qu'il va vite, celui-là, sous ces latitudes! Dans deux minutes, il aura passé sous l'horizon d'or et de safran. Elle attend sans doute, elle aussi, le rare et fameux rayon vert. Il ne sait pas si elle s'est aperçue de sa présence. Dans une minute, ce charme où ils communient, sans que peut-être même elle le

sache, sera rompu. Et il cherche quel autre il pourra bien faire naître. Sans rien dire. Sans la toucher. Sans rien qui brutaliserait cette splendeur et ce calme.

Au moment précis où le soleil a disparu, il pose son index sur le sable fin, devant elle, devant ses jambes croisées, et, le plus tranquillement du monde, il dessine.

Lentement, soigneusement, il dessine un phallus, simple, clair, explicite, avec les deux boules et la tige pointée précisément vers son pôle magnétique sud, à peine caché sous son pagne de batik. Il attend. Elle regarde toujours droit devant elle, magnifiquement immobile. Lui, ses yeux font de rapides va-et-vient entre ce pur profil et son grossier dessin. Trop grossier pour un être si pur. C'est sûr, elle va se lever et partir. Les secondes sont longues.

Et voici qu'elle pose la main sur ce sexe de sable, le contourne, l'effleure, le frôle, le caresse, lentement, et doucement l'agrandit, l'allonge en le ratissant, et, de plus en plus vite, le branle jusqu'à en conduire le bout jusqu'à la frange de son paréo. Il n'a plus qu'à le dénouer. Il n'a plus qu'à se dénuder.

Heureux dénouement, précieux dénuement, alors qu'apparaissent les étoiles. Ils n'ont pas vu le rayon vert, mais roulent longuement leur plaisir dans la luminescence des vagues les plus proches.

Aujourd'hui encore, il croit qu'elle ne l'a regardé, découvert son corps et son visage qu'au matin, aux premiers éclats du soleil, dont l'un, peut-être, était vert. Sans que ni l'un ni l'autre ne s'en soucient.

L'ADORATION PERPETUELLE.

LUI - Lorsque tu es nue devant moi, je n'arrive pas à y croire. Après si longtemps, je n'ai toujours pas compris, et même pas vu, ce que je vois. Je n'arriverai jamais à m'y faire. Toujours, je crois, ce sera aussi splendidement scandaleux.

ELLE- Quand je caresse ta queue et la sens doucement frémir, puis se dresser sous mes doigts, devant mes yeux, c'est, pour moi aussi, l'avènement d'un phénomène prodigieux, à peine plus recevable à ma raison que ne le serait une apparition miraculeuse.

LUI- Comment peut-on être si proches? Comment peut-on, des yeux, du doigt, des lèvres, se toucher nos mystères?

ELLE- Peut-être toute l'histoire de l'univers, depuis tant de millions et de millions de millénaires, n'avait-elle que ce sens, donner une matière, un corps, une chair à l'amour. Que l'amour puisse non seulement s'éprouver, mais se voir, se palper, se faire. S'accomplir en une secousse qui ébranle jusqu'au plus infime de ses atomes, jusqu'à la plus lointaine des tournoyantes nébuleuses.

LUI- Il n'y a qu'un tout petit pas de l'intime à l'immense, celui que nous accomplissons lorsque nous venons l'un à l'autre, mon amour. T'étreindre, toi, toi seule, c'est pénétrer le cosmos, l'émouvoir de la graine à l'étoile, et recevoir de lui, en même temps que de toi, les grandes ondes, la vaste houle, de l'ultime abandon. J'ose pouvoir croire et dire que contempler ta nudité, laisser doucement mon regard gliser dans tes plis et replis, dans le petit livre de tes grandes lèvres, dans le fascicule de ton cul fascinant, j'ose, oui, le penser, et j'espère sans blasphème, que c'est regarder le visage de Dieu. En tout cas, l'un de ses infinis visages, le seul, avec celui de l'Autre, que je puisse contempler de mon vivant sans en mourir. Et encore, parfois, je regrette de ne pas en mourir. Comme les fourmis, comme certains organismes, on ne devrait pouvoir faire l'amour qu'une seule fois. L'amour, ce voyage si simple, devrait être un aller simple, un aller sans retour.

ELLE- Oh non, mon chéri. L'amour, comme le monde, est toujours à continuer, à refaire. On ne se lasse jamais de regarder ce visage.

LUI: C'est le tien quand tu jouis. Si tu me privas un jour de cette splendeur, j'aurai à jamais perdu tout contact avec l'Immense.